

Vie mémorable et mort funeste de Messire Othon de Grandson : (histoire romanesque d'après une ancienne chronique du Pays-de-Vaud) : [suite]

Autor(en): **Othon, de Grandson**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **45 (1907)**

Heft 26

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-204341>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Il avait fallu chercher ailleurs ; et malgré son apparence chétive, les MM. Perrin qui avaient appris à le connaître à Marseille, tombèrent facilement d'accord sur le choix de M. Léon Lebois.

Il arriva un jour de mai, précédé d'une rumeur de légende ; on le savait laid : ce fut un premier point par lequel on espéra le chatouiller désagréablement. A son arrivée, à la gare, M. Marc l'attendait et il le reçut avec une cordialité qui étonna quelques badauds. Il le conduisit chez lui. Sa belle-sœur, Madame Auguste faisait les honneurs de la maison, depuis la mort de sa femme et chaperonnait sa fille Marie qui, avec ses 20 ans, supportait péniblement le joug.

Peu à peu, il entra dans les habitudes de voir Lebois et les MM. Perrin se rencontrer devant le magasin à l'ouverture des portes. Le jeune négociant se mettait à l'œuvre avec un sens commercial très aiguë, et on vit bientôt la maison prospérer encore. Après un an, les vieux se retirèrent complètement. Seulement les indiscrets ne purent jamais savoir si Lebois devenait propriétaire ou seulement directeur. Ces messieurs, ne pouvant oublier leur ancienne activité, revenaient souvent au magasin et s'entretenaient avec le jeune homme, mais on ne savait pas s'ils s'en tenaient à des conseils paternels ou s'ils surveillaient leurs intérêts.

L'hostilité qui avait accueilli Léon ne ceda pas devant sa bonne grâce et son intelligence aimable. Introduit dans le meilleur cercle de la société de la ville, il s'en tenait isolé. Les jeunes gens de l'endroit usèrent envers lui d'une politesse primitive et s'amusèrent entre eux à ses dépens. C'est qu'il était si laid : on ne remarquait pas dans son visage des yeux lumineux doux, cachés qu'ils étaient derrière un pince-nez. Et comme il ne souriait jamais, il était impossible de voir que des dents éblouissantes éclairaient son sourire ; on ne remarquait que la minceur de son visage et la pâleur qui le recouvrait. Et puis il était juif, et quoique tout le distinguât des marchands de bétail de la ville et qu'il fût soigné jusqu'au bout des ongles avec une sobre élégance inconnue aux plus gommeux, on ne lui pardonnait pas son origine sémitique. Aux bals que donna le « club littéraire », quoiqu'il fût présenté par les MM. Perrin, on sembla l'ignorer : les jeunes fil-

les, s'unissant en une coterie aussi stupide que lâche, lui refusèrent presque toutes les danses. Réduit à la société des non-danseurs, ne touchant pas aux cartes par principe, il se vit forcé de parler archéologie avec un vieil avocat qu'il étonna par ses connaissances approfondies dans cette science assez spéciale.

Donc le séjour en Suisse ne semblait pas devoir être pour lui fort agréable. Et si son caractère était trop bien fait pour s'aggraver, il se renfermait cependant et se disposait à vivre sur ses propres ressources : Son violon, les livres, les tableaux qu'il faisait venir de Paris ou qu'il achetait à nos expositions nationales, devinrent ses seuls compagnons. Et on l'en blâme encore, le traitant de fier, d'orgueilleux. Il s'en occupait fort peu et écoutait chanter les merles dans les lilas de son jardin. Voulait-il reproduire leurs chants exquis sur son violon et les notait-il dans son esprit, je l'ignore.

(La fin samedi.)

RIVABOUX.

Procès-verbal. — Un de nos abonnés nous communique l'extrait que voici du procès-verbal d'une assemblée de société de laiterie. Nous taisons les noms.

Du 24 mars 19...

« L'assemblée générale des membres effectifs, réunie sous la présidence du citoyen... »
 « Se présente le citoyen... », de... », demandant
 « d'entrer membre honoraire de la société, pour son compte.
 « La discussion continue. Ensuite, on passe aux voix.
 « Il résulte que le citoyen... n'est pas admis, vu que la société se trouve déjà nombreuse et assez forte en lait. »

Invitation. — Ça te ferait-il plaisir de dîner avec moi ?

— Très volontiers.

— Eh bien, fais mettre un couvert de plus ; dans un quart d'heure, je suis chez toi.

Bon conseil. — Au jeu des petits chevaux. Un jeune joueur en est à son dernier louis. Il regarde le croupier avec un sourire interrogateur :

— Où me conseillez-vous de le mettre ? demande-t-il ; c'est le dernier.

— Si c'est le dernier, répond le croupier, je vous conseille de le mettre dans votre poche.

Lo cordagnî et la dama Garot.

CLLIA dama Garot, que vo vu dèvesà vouâ, l'étâi onna pernetta de la vela : onna grocha fenna, avoué on nâ quemet on corbin de parapiodze, dou get einfatâ dein la tita quemet clliau dâi derbon, on veintro asse gros qu'onna panse de vatse ; ein avâi de la matâire quie dedein : tot regollive de graisse. Lè crouie leingue desant que se cllia dama Garot l'étâi dinse peinsuva, l'étâi que dimâve ti sè dzein, po cein que l'étâi avaro qu'on diâbllio. Ne cosâi pas pî à medzi à sa cousenâre et quand l'avâi quauqu'on po fère son courti, restâve avoué lî por l'ac-couillî et lo fère allâ pe rido. Bailive rein à fère âo dèfro : solâ, haillon, tsapî, pregnâi por tot dâi z'ovràî à l'ottô po que lâi revigne meillâo martsi câ lau baillivè à medzi dâi vilho resto po que n'agafeyant pas tant. Ti lè coup qu'on hommo lâi fasâi onna dzornâ, tracive à la cou-sena, iô desâi à la serventa :

— On a on ovraî voua. Po son dina foudra lâi portâ onna liaffetta de soupa et pu on âo à la coqua couet du.

Onna menuta aprî, ie revegnâi :

— Ao fin, mettè lâi pî dou z'âo et pu tant pis : se châte, châte !

Po lè dhiz'hâore n'ein étâi pas quîestion, desâi que cein fasâi pèdre dau teimps. Vo dio que po travaillî tsi cllia dama Garot, l'arâi faliu avâi onna rita de mulet et on veintro de budzon.

On coup l'a étâ atrapâie âo tot fin. L'avâi prâi on cordagnî à la dzorna po lâi fère on par de bottine nâove, lè z'altro étant usâfe à tsavon. Cllî caca-pèdze l'étâi suti qu'on diâbllio, atant avoué la leinga qu'avoué lè dâ et l'arâi rebriguâ ti lè z'avocat dau Grand Conset, quand bin n'è pas tant quemôdo. Quemet l'étâi lo premi coup que travaillive po la dama, lè dzein lâi avant de :

— Gâ, Cresenet (s'appelâve dinse), te va châte lè dhiz'hâore à pî djeint !

— Sarâi bin la mêtsance ! que l'avâi repondu. N'aussi pas cousin de mè.

Dan à nâo hâore, min de dhiz'hâore n'étant arrevâ ; à la demi, rein ; à dhî, adî rein. Mon Cresenet étâi d'onna colère dau diâbllio : teimp-pêtâve tot solet que ma fâi la dama Garot vint dedein po vère se l'avâ bin avanci.

Quand Cresenet vâi la dama, ie châte ve la fenitra que l'étâi âoverta, guegna ein avau et fâ état de dèvesâ quemet se l'avâi z'u quauquon dein la tserrâre :

— Cein ne te regardé pas ! que bouèlève, mè-cllie-tè de cein que tè regarde !

La voix de Grandson est trop présente à la dame d'Estavayer, pour qu'elle puisse la méconnoître. Pour en jouir, elle s'avance un peu en dehors de la fenêtre ; et dans l'instant où cette voix prononce son nom, la subite apparition de Gérard fait succéder l'effroi aux plus douces émotions. Il ne reste alors à Catherine que la présence d'esprit nécessaire pour prescrire au chevalier la retraite la plus prompte, par un signe de la main. Mais le ruban qui retenait ses blonds cheveux s'est dénoué, l'air qui joue entre porte et croisée le lui enlève... et Grandson, incertain si c'est une faveur de l'amour ou du hasard, le reçoit dans son sein avant de partir.

CHAPITRE IX

EN EXIL

A la cour d'Edouard, la mélancolie de Grandson redoubla au milieu des fêtes. Isolé en quelque sorte, dans la société, par une préoccupation aussi profonde, le charmant *Vaudois* ne parut point avec tous ses avantages ; et chacun se crut en droit de demander compte à Enguerand du changement qu'un intervalle de huit années avoit opéré chez son ami. Les beautés anglaises s'étonnoient surtout, de ne point retrouver le *compagnon d'armes* du prince Philippe, tel qu'elles l'avoient vu à la suite du roi Jean ; c'étoit bien toujours sa tournure

FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

12

Vie mémorable et mort funeste de Messire Othon de Grandson.

(Histoire romanesque d'après une ancienne chronique du Pays-de-Vaud.)¹

CHAPITRE VIII (suite).

UNE ENTREVUE, UNE ROMANCE ET UN RUBAN

PARVENU au pied des murs, il entend chanter cette romance qui fit à Belp une si fâcheuse impression sur Gérard ; mais qu'on juge de celle que dût éprouver Grandson, en l'écoutant jusqu'au bout. Deux fois on recommence cette complainte touchante, composée à l'instant où l'on croyoit avoir à se plaindre d'une infidélité. Othon n'a pas de peine à retenir l'air ; on ne peut l'oublier après l'avoir entendu, et sans y penser on le chante encore.

¹ Nous avons respecté l'ancienne orthographe.

Romance.

Ressouvenir de tant douce manie,
 Au fond du cuer, demurés-lui tousiours.
 Bien assez fût de délaïsser sa mie,
 Mais qu'en oubli ne mette nos amours !
 Ressouvenir de tant douce manie,
 Au fond du cuer demurés-lui tousiours.

Du tems passé, si chiere souvenance,
 Ne doit s'éteindre en loyal chevalier.
 Trésors, joyaux, ne royale acoïntance,
 Onc ne sauroient me la faire oublier.
 Du tems passé, etc.

Done, quand la mort, viendra mes lèvres clorre,
 Dernier soupir, encor pour lui sera ;
 Dernier penser, pour lui de même encore ;
 Oublieroit-on ce que tant on aima ?
 Done, quand la mort, viendra mes lèvres clorre,
 Dernier soupir, pour elle, etc.

Emu jusques au fond de l'ame, attendri... il parodie le dernier couplet, et sa voix douce, mais sonore, fait entendre celui-ci sous la fenêtre de Catherine.

Done, quand la mort viendra mes lèvres clorre,
 Dernier, soupir, pour elle, encore sera :
 Dernier penser sera pour elle, encore.
 Oublieroit-on ce que tant on aima ?
 Done, quand la mort viendra mes lèvres clorre,
 Dernier soupir, pour elle, encore sera.

La dama sè crâya que Cresenet dèvesâve à de bon à n'on corps et lài demande que lài avâi.

— L'è onna dzein que mè demande se vo m'âi dza apportâ lè dhiz'hâore ! so repond Cresenet, et lài dio que cein ne lo regarde pas.

Ma fâi la dama étâi vègnâite asse rodze qu'on gratta-cu, cà l'avâi bo et bin einviâ de lè lài fère châota. Quand l'a z'u cein oyu, l'è saillâte tant qu'à la cousena et l'a rapportâ à cordagnî on croison de pan et de tomma avoué on verro de vin rodzo, po cein que lo rodzo pâo mî supportâ l'iguie que lo billan.

MARC A LOUIS.

J'y peux rien. — Un employé de bureau appelle, de la fenêtre, un gamin dans la rue.

— Tiens, mon ami, lui dit-il, voici 20 centimes ; va m'acheter deux petites salées de 10, chez le boulanger. Tu en garderas une pour toi.

Un instant après, le gamin revient, une salée aux dents et rapportant 10 centimes à l'employé :

— Voilà, m'sieu, y en avait plus qu'une.

Déception. — Un monsieur, dans un bal, ne peut retenir son admiration devant la taille adorable d'une jeune femme.

— Quelle superbe plante, s'écrie-t-il ; comme c'est tourné.

Un voisin, qui lui est inconnu, lui fait une révérence en signe de remerciement.

— Etes-vous peut-être le père de madame ? demande à l'inconnu le monsieur enthousiasmé.

— Non, monsieur.

— Son frère, sans doute ?

— Non plus, monsieur.

— Et quoi donc ?

— Je suis fabricant de postiches.

Ecrivains en herbe.

Extraits de compositions d'enfants :

Il assommait son chien pour lui apprendre à vivre.

L'Arabe et son cheval : Le cheval passa la main par la porte de la tente.

Chère tante, je voudrais t'embrasser de vive voix.

J.-J. Rousseau publia deux livres : pour l'éducation des enfants, *l'Emile* ; — pour les grandes personnes, *le Contact social*.

Le kangourou porte ses petits dans une poche abominable.

Parlant des Arabes : Mahomet leur promet un paradis où ils se battent continuellement.

élégante et noble, ses traits avoient même gagné en se développant davantage ; mais qu'étoit devenu ce désir de plaire, qui les animoit autrefois ?

Othon, après plusieurs combats victorieux en Bourgogne, revint dans sa patrie à la tête de ses soldats ; et *besoin n'est de dire de quelle part regarda le preux chevalier*, en entrant avec sa troupe dans la *bonne ville de Modon*. Plusieurs habitants du Bourg¹ s'étoient rassemblés dans le château de Gérard, pour voir passer le héros qui venoit de délivrer la Bourgogne : et le *bon chevalier* cherchant des yeux cette fenêtre où fut chantée la romance qui l'avoit si vivement ému, aperçut sa dame parmi ce beau monde. Lors s'inclinant, et faisant voltiger devant elle le *ruban violet*, il le porta imperceptiblement à ses lèvres, et puis le serra dans son sein. Cette action qui ne fut remarquée que par la dame d'Estavayer seulement, la fit rougir et soupirer : Grandson apprit, à Moudon, qu'ayant formé par devant les tribunaux une demande en séparation, elle étoit sur le point de gagner sa cause, et cette nouvelle l'obligeant à quitter aussitôt le pays, par mégarde pour la

¹ La Cité haute, dite « le Bourg », étoit alors dans la partie la plus habitée de la ville, et surtout par la noblesse ; c'étoit là que se tenoient les états, lorsqu'ils s'assembloient ; dans le bas de la ville, ou coule la Broye, le château de Forel, demeure des Seigneurs d'Estavayer, étoit la seule habitation considérable, à ce qu'il paroît, du moins n'en reste-t-il pas de traces.

C'étoit un cadavre qui ne donnoit plus signe de vie.

Pierre Fatio fut très honoré par ses concitoyens : on l'arquebusa dans la cour de l'Evêché.

Il ne put apprendre à travailler, car il étoit gaucher.

L'engouement vole le bec ouvert comme la baleine.

Les oiseaux pondent des œufs qui, après avoir éclos, montrent leur tête au bord du nid.

Alors à 4 heures Berthelie monta sur l'échafaud, et voilà sa tête tranchée en criant : Ah ! messieurs de Genève...

La meilleure soirée que j'ai passée est celle de la noce de maman.

Beaucoup de Bourguignons mordaient la poussière dans le lac.

Il y a plusieurs sortes de chiens : les bassets, les lévriers et les boules d'ogre.

Les hirondelles se réunissent en automne et tiennent de véritables conciles à bulle.

Louis XVI vint au monde avec une fleur de pomme de terre à la boutonnière.

Ne pleurez pas, dit Jobie à la veuve, je ferai de mon mieux pour remplacer votre mari.

L'ours serraient contre lui le voleur qui poussa des cris à voix basse, car il avoit peur des gendarmes.

(Educateur).

Le consommateur facile à contenter. — M. Minzoud à l'un de ses amis :

— Je ne conçois pas, mon cher, que tu te lamentes perpétuellement au sujet des notes de ton boucher ; chez moi, nous nous contentons parfaitement de cinq cents grammes de viande par jour.

— Et vous êtes cinq à table ! Comment diantre faites-vous ?

— C'est bien simple : ma femme, étant végétarienne, ne prend pas de viande ; les enfants n'en ont pas besoin, nous n'en donnons pas à la bonne par principe, et à moi, qui ne suis pas gros mangeur, une livre me suffit.

Les souhaits de maman. — Le petit Marcel à sa mère, qui a six moutards :

— Et toi, maman, que souhaites-tu pour tes étrennes ?

— Je souhaite six enfants sages comme des anges.

— Chic, maman, très chic ! nous serons alors juste une douzaine !

réputation de Catherine, bien loin de hasarder quelque démarche indiscrette pour la revoir, il se rendit incessamment à Paris.

CHAPITRE X

DEUX AMANS RÉUNIS PAR LE HASARD A LA

GRILLE D'UN COUVENT

Arrivé dans la capitale de la France, où le duc de Bourgogne le reçut comme le sauveur de son appanage, le chevalier *Vaudois* fut témoin du don de l'épée de connétable, que le roi fit au célèbre du Guesclin ; et c'est une cérémonie à laquelle il étoit digne d'assister. Othon accompagna ce héros dans le Poitou, le Rouergue, la Normandie : pendant cinq ans il eut une part brillante à ses succès, contre les ennemis de la France, et sut mériter son estime en captivant son amitié. Mais l'image de Catherine, malheureuse, le suivant partout, il ne fut tranquille que lorsqu'il la sût auprès de son père. Ayant enfin obtenu la sentence qui la séparoit de son époux, la dame d'Estavayer avoit réclamé le secours du châtelain de Grandson pour l'escorter à Belp, où elle étoit arrivée heureusement. Othon qui ne crut pas payer trop ce service de Montenach, en lui accordant la main de sa fille, l'unit à la charmante Ancelise, peu après son retour de Belp. La

Une bonne place. — Entendu à la gare.

— Bonjour, François, il y a un siècle qu'on ne vous a vu.

— Eh bien, oui, il y a au moins sept ou huit ans.

— Et comment va-t-on à la maison ?

— Mais ça va passablement.

— Vous avez une fille déjà grande ?

— Oui, seize ans... Ah ! à propos, j'ai bien des remerciements à faire à M. le juge de paix, à M. le syndic, à M. le préfet... Ces messieurs l'ont tant bien placée ; elle est chez de si braves gens !...

— Ah ! vraiment. Eh bien, tant mieux... Et où est-elle ?

— A la discipline de Moudon.

Dans l'embarras. — Entendu dans un bureau de Recette :

Un commis, jeune débutant, cherche depuis vingt minutes une formule d'acte d'origine.

Le patron, impatienté, lui demande ce qu'il fait.

— Je trouve bien, répond le jeune commis, des formules pour des personnes mariées et pour des personnes non mariées, mais je n'en vois aucune pour célibataires.

A la Cathédrale. — C'est lundi que reprendront les *Concerts d'orgue*, à la Cathédrale. Chaque été, on le sait, M. Harnisch, notre excellent organiste, donne une série de concerts très appréciés. Il s'est de plus assuré le concours de solistes distingués et, heureuse innovation, à l'instar de Guilman, le célèbre organiste parisien, M. Harnisch exécutera à chaque concert une improvisation destinée à faire valoir les ressources très variées du bel instrument de la Cathédrale. — Premier concert, lundi à 3 heures, avec le concours de M. Janet, le jeune ténor lausannois.

Qu'est-ce que je dois boire ?

Celui qui boit du Café de malt Kathreiner donne à son corps une chose excessivement salutaire. Le café de malt Kathreiner réunit le goût agréable et l'arôme du café aux excellentes propriétés du malt.

Contrairement au café, il est non seulement entièrement inoffensif pour tous les tempéraments, même les plus faibles et pour les enfants, mais il est, en outre, de l'avis des médecins, très propice à la santé. En considération de ces qualités, beaucoup de familles, notamment celles où il y a des enfants, ont depuis longtemps adopté le café de malt Kathreiner comme boisson habituelle pour le déjeuner et pour le goûter.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Hovard.

AMI FATIO, successeur.

dame de Montfaucon, traitant la chatelaine de Grandson comme sa fille adoptive, lui assura tous ses biens ; les nocés se firent au château d'Echalens. Othon, qui voulut assister à cette fête, passa quelque tems à Ethallens avec les nouveaux époux ; mais l'approche d'une armée redoutable étoit faite pour troubler leur joie. Après avoir envahi la Lorraine et l'Alsace, Enguerrand de Coucy, à la tête de ce formidable rassemblement, menaçoit encore les frontières de la Suisse.

L'invasion d'une armée aussi formidable, répandit en Suisse la désolation et l'effroi ; mais conservant en ce péril, une fermeté toute propre à rassurer les peuples, leurs chefs opposèrent à l'ennemi, des mesures sages, prises avec ce calme imperturbable qui les a toujours caractérisés.

Apprenant que le sire de Coucy, après avoir franchi les limites de la Suisse, y marquoit ses quartiers d'hiver, Grandson crut devoir à ses voisins tous les bons offices qu'il pourroit leur rendre auprès de son frère d'armes ; et partit à l'instant pour Berne. Des magistrats aussi sages eussent préféré la paix à la victime la plus assurée ; ils n'avoient garde de refuser les offres du Chevalier ; et ce seigneur, chargé de propositions secrètes, prit la route de St. Urbain.

¹ Cette armée étoit de quatre-vingt mille hommes, c'étoit un rassemblement des diverses nations, dont les débris de la « Jaquerie » faisoient le fonds.

(A suivre.)